

Cronica numismatică și arheologică

FOAIE DE INFORMAȚII A SOCIETĂȚII NUMISMATICE ROMÂNE

Director: CONST. MOISIL

Proprietatea Societății Numismatice Române.

Inscrisă la Trib. Ilfov sub Nr. 469/308.

GORDIEN ET SÉRAPIS SUR LES MONNAIES PONTIQUES

Ce qui rend plus intéressantes les monnaies des cités grecques de l'Empire, en dépit de la pauvreté de leur exécution artistique, c'est, sans doute, la richesse de l'iconographie. Il suffit surtout d'y rappeler l'apport singulièrement intéressant que la numismatique a fourni à l'étude du syncrétisme religieux des derniers siècles de l'Antiquité. Il n'y a presque aucun aspect de la vie religieuse du monde gréco-romain dont l'iconographie monétaire ne nous ait pas aidé à découvrir le sens ou la valeur.

Dans les lignes qui suivent, je voudrais attirer l'attention sur une représentation plutôt rare dans l'iconographie des monnaies grecques de la Mésie Inférieure et de la Thrace. Il s'agit de quelques monnaies de la ville de Marcianopolis¹⁾, de Dionysopolis²⁾, d'Odessos³⁾, de Tomis⁴⁾ et de Mésembrie⁵⁾, frappées dans les premiers temps du règne de Gordien le Pieux et de Philippe le Jeune (fig. 1—2). Les premières de ces monnaies présentent sur l'avvers les bustes de Gordien, portant le paludamentum et la cuirasse et de Sérapis, coiffé de son calathos.

En dehors des monnaies des villes nommées plus haut, on ne trouve, que je sache, aucun autre exemple d'une pareille représentation. B. Pick, qui fut un des premiers, sinon le seul, à en chercher l'explication, s'est arrêté à la conclusion que ces monnaies auraient été frappées durant le premier temps du règne de Gordien et de Phi-

1) B. Pick, *Die antiken Münzen von Dacien und Moesien*, I, Berlin, 1898, p. 307 et suiv., n. 1121—1171.

2) *Ibidem*, p. 135 et suiv., n. 385—404.

3) B. Pick und K. Regling, *Die antiken Münzen von Dacien und Moesien*, I, Berlin, 1910, p. 573 et suiv., n. 2325—2374.

4) *Ibidem*, p. 573 et suiv., n. 3590—3623.

5) Mionnet, *Suppl.*, II, p. 346, n. 871—874; *Br. Mus., Thrace*, p. 135, n. 20—23.

lippe, célibataires au moment de leur avènement. Après le mariage de Gordien, le buste de Sérapis aurait été remplacé par celui de l'impératrice Tranquilline⁶⁾. Conséquence logique de son explication, il ajoute que les monnaies dont l'avvers représente les bustes de Gordien et de Sérapis seraient antérieures à celles de Gordien et de Tranquilline, comme aussi à celles qui portent sur le revers le nom du légat Menophilus⁷⁾.

Explication qui n'est pourtant qu'une simple hypothèse invraisemblable. Tout d'abord, c'est étrange que de toutes les cités grecques de l'Empire seulement Marcianopolis et Dionysopolis aient frappé des monnaies représentant sur l'avvers les bustes de Gordien et de Sérapis. Si cette représentation ou celle des monnaies d'Odessos, qui remplacent la figure de Sérapis par celle du „Grand dieu“, était en



Fig. 1
Dionysopolis

Fig. 2
Marcianopolis

Fig. 3
Odessos

Cabinet Numismatique de l'Académie Roumaine.

rapport avec le célibat de l'empereur, il serait logique que toutes les monnaies contemporaines aient sur leur avers le buste du maître, accompagné de celui d'une divinité plus ou moins locale. L'explication de B. Pick est rendue encore plus incertaine par un autre fait, qu'il semble avoir négligé: les siècles précédents avaient connu plus d'un empereur qui n'était pas encore marié au moment de son avènement. Il suffit de rappeler l'exemple de son prédécesseur Élagabale, dont la figure apparaît toute seule sur l'avvers des monnaies des même cités, frappées au commencement de son règne⁸⁾.

Le fait que les deux premières de ces villes appartenaient à la Mésie Inférieure nous ouvre cependant la voie d'une autre explication.

6) B. Pick, *op. cit.*, p. 77.

7) *Ibidem*, p. 128 et 301.

8) *Ibidem*, p. 253 et suiv., n. 810 et suiv.

Une partie des monnaies dont on vient de souligner la rareté, porte sur le revers le nom du premier légat de la Mésie Inférieure durant le règne de Gordien. Il s'agit de Tullius Menophilus dont le nom indique en même temps l'origine grecque ou orientale. C'est d'ailleurs probable qu'il entra en fonction dès le commencement du 238^e).

On pourrait se demander si le fait d'avoir choisi Sérapis comme compagnon de l'empereur sur l'avvers des monnaies de la cité doit être mis en relation avec l'importance de son culte sur la côte pontique en général et dans la ville de Marcianopolis et de Dionysopolis en particulier, ou avec une préférence personnelle du légat de la province. Bien que ces deux possibilités ne s'excluent point, la seconde de ces deux hypothèses nous paraît cependant plus probable.

En effet, si le culte de Sérapis était un des plus importants à Marcianopolis, il l'était davantage à Tomis, métropole de l'Hexapole pontique¹⁰). Les inscriptions, les monnaies nous font connaître l'importance, comme aussi l'antiquité des cultes égyptiens dans cette riche ville du Pont Euxin¹¹). Cependant, aucune monnaie de Gordien ne présente pas sur l'avvers le buste de Sérapis. Bien plus, aucune monnaie tomitaine n'indique pas sur le revers le nom des légats de la Mésie Inférieure. Le fait ne saurait être expliqué d'une manière trop claire. Tout ce qu'on pourrait dire c'est que la métropole pontique, fière de l'antiquité de son autonomie monétaire, ne croyait pas devoir tenir compte des préférences du légat de la Mésie Inférieure. Hypothèse, sans doute, mais elle a l'avantage d'être la seule probable.

Il résulte donc que, en dehors de l'importance du culte de Sérapis à Marcianopolis ou à Dionysopolis, l'autorité du légat a pu soutenir ou suggérer un choix qu'il paraît avoir préféré. Cela veut dire en même temps que les monnaies dont on vient de parler et qui portent le nom de Monophilus sont antérieures ou tout au plus contemporaines de celles qui n'indiquent pas le nom du légat, auquel revient sans doute l'honneur d'une pareille innovation.

Il y a pourtant une inadvertance dans la logique de cette explication. En effet, si les monnaies de Marcianopolis et de Dionysopolis présentent sur l'avvers les bustes de Gordien et de Sérapis, sur les monnaies d'Odessos celui de Sérapis est remplacé par le buste d'une autre

9) Cf. E. Stout, *The governors of Moesia*, Diss., Princeton, 1910, p. 45.

10) Cf. W. Drexler, *Der Kultus der ägyptischen Götter in den Donauländern*, Leipzig, 1890; Yanko Todoroff, *Paganizmete vâ Dolna Mizija. The pagan cults in Moesia Inferior*, Sofia, 1928, p. 135 et suiv.

11) Cf. surtout les inscriptions publiées par Gr. G. Tocilescu dans les *Arch.-epigr. Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, VI, 1882, p. 23, n. 46; XIX, 1896, p. 97, n. 44; B. Pick, *op. cit.*, p. 629 et note 6.

divinité, tout à fait ou presque semblable, qu'on s'est habitué à désigner sous le nom de „Grand dieu“ (Θεὸς μέγας)¹²⁾. Ce n'est pas le moment de reprendre à fond la discussion sur cette distinction, que nous devons toujours à B. Pick. L'iconographie de ces deux divinités plus que similaires de tous les points de vue ne diffère dans notre cas que par une corne d'abondance, qu'on voit derrière la nuque du „Grand dieu“ (fig. 3). C'est bien exagérer, sans doute, l'importance d'un attribut tellement impersonnel dans tous les monuments du syncrétisme gréco-romain. Je crois intéressant de rappeler ici les représentations d'Harpocrate, qui tient parfois une ou deux cornes d'abondance, ajoutées plus tard par l'artiste qui avait oublié les traits primitifs de la personnalité du dieu gréco-égyptien. Bien plus, la figure de Sérapis panthée est toujours accompagnée d'une corne d'abondance.¹³⁾

On pourrait citer bien d'autres exemples qui prouvent la valeur plus que relative de cet attribut commun à tant d'autres divinités. Je ne pense cependant pas que le problème du „Grand dieu“ pontique saurait être résolu d'une manière si simple. Tout ce qu'on a dit dans cette parenthèse voulait seulement souligner la présomption d'une distinction plus factice que réelle, au moins dans le cas qu'on vient d'indiquer. En effet, les monnaies d'Odessos qui portent sur l'avvers la figure du „Grand dieu“ au lieu de celle de Sérapis ne diffèrent point, sauf la corne d'abondance, de celles de Marcianopolis et de Dionysopolis du point de vue iconographique.

Les détails qui ont permis cette distinction entre les représentations de Sérapis et du „Grand dieu“ sont, il est vrai, plus nombreux. Ils manquent cependant dans l'iconographie des monnaies qui nous intéressent pour le moment. A titre d'avis personnel — le problème attend encore le dernier mot — je pourrais ajouter que le „Grand dieu“ pontique, divinité de la richesse terrestre, comme semble l'indiquer la corne d'abondance, est tellement semblable à Sérapis, considéré en tant que Hadès-Plouton, qu'il n'y a rien d'étrange si l'on doit réunir dans une et même divinité les divers aspects et noms qu'on a pu lui attribuer. La Thrace est d'ailleurs riche en exemples de mélanges syncrétistes, de sorte qu'on pourrait bien penser à une divinité locale, rapprochée par les Grecs à la figure plus récente de Sérapis.

Bref, pour revenir à notre problème, la figure représentée vis-à-vis de Gordien sur les monnaies d'Odessos et que B. Pick croyait

12) B. Pick und K. Regling, *op. cit.*, p. 527.

13) *Br. Mus., Alexandria and the Nomes*, n. 1102, pl. XV. Monnaie d'Antonin le Pieux.

pouvoir désigner sous le nom de „Grand dieu“ ne diffère que par un seul détail de celle de Sérapis. Et puis, en admettant même que le „Grand dieu“ d'Odessos fût autre chose que Sérapis de Marcianopolis, on doit ajouter — le fait ne manque pas d'importance — que la ville d'Odessos a toujours fait partie de la Thrace et non pas de la Mésie Inférieure. Cela pourrait expliquer en même temps la différence entre les représentations des monnaies de ces deux cités. Odessos n'était pas sous le gouvernement personnel de Menophilus, dont la préférence a pu jouer son rôle. La cité pontique de la Thrace aurait très bien pu imiter l'exemple donné par les artistes de Marcianopolis et de Dionysopolis, en remplaçant le buste de Sérapis par celui de la divinité locale plus en vogue. Qu'il s'agit d'une analogie, sans conséquences pour cette innovation dont le mérite revient à la Mésie Inférieure, le prouve aussi le fait qu'un peu plus tard, au commencement du règne de Philippe le Jeune, les artistes de Marcianopolis, de Tomis et de Mésembrie représentent encore une fois sur l'avvers le buste de l'empereur accompagné de celui de Sérapis. Cette fois-ci, on n'en peut douter, il s'agit d'une simple imitation, qui n'a cependant pas trouvé des adhérents plus convaincus qu'auparavant. Avec ces monnaies, frappées sous le gouvernement de Prastina Messallinus, cette représentation qui tient à la fois de l'art du portrait et de la mythologie figurée, cessa pour toujours.

Le problème de l'origine de cette représentation nous a fait oublier une autre caractéristique de l'innovation dont on vient de parler. En effet, si la représentation de l'avvers des monnaies en question est une des plus rares, leurs revers témoignent d'une richesse et d'une variation tout aussi intéressantes. En conservant les mêmes figures de Gordien ou de Philippe et de Sérapis sur l'avvers des monnaies, l'artiste a décoré leur revers de toute la série des dieux du panthéon gréco-romain : Zeus, Héra, Déméter, Apollon, Artémis, Athéna, Arès, Hermès, Dionysos, Aesculape, Hygie, Sérapis, Cybèle, Némésis, Tyché, Homonoia, Heraklès, etc. On dirait que ces monnaies pontiques renouvelaient avec les portraits des empereurs l'album de tout l'Olympe.

Cette innovation dont je crois avoir souligné la valeur resta sans aucune conséquence. Cependant, elle n'est pas moins intéressante, parce qu'elle nous prouve l'importance du culte de Sérapis dans le bassin occidental de la Mer Noire, comme aussi l'effet d'une suggestion probablement officielle.

SIGILLOGRAPHIE ET NUMISMATIQUE
BYZANTINES¹⁾

— NOTES ET DOCUMENTS —

Mesdames et Messieurs,

Je vous dois, pour commencer, des remerciements et des excuses. Des remerciements, puisque vous acceptez d'entendre avec un mérite empressé une voix nouvelle, venue, il est vrai, d'une des villes nourricières de l'archéologie, Istanbul. Mon meilleur titre à votre audience n'est-il pas peut-être de m'être trouvé, de longues années durant, en contact permanent avec un marché, l'un des plus riches du monde, sur lequel affluent les articles qui vous intéressent ou vous passionnent, mais qui n'éveillent là-bas d'autre sentiment que la cupidité des antiquaires? En s'installant dans votre belle capitale, l'archéologue a vite éprouvé cette atmosphère de chaude intellectualité dans laquelle baignent ces multiples objets que nous poursuivons de notre intelligente assiduité. Aussi ne saurais-je, en communiant à votre enthousiasme, taire la gratitude que j'éprouve envers le Président et les membres de votre Société qui ont eu la délicatesse de m'inviter à prendre ici la parole.

Mais il n'est pas de joie sans mélange, ni d'honneur sans épreuve. Vous êtes des numismates, habitués au reflet de l'or, au scintillement de l'argent, aux tons austères mais pleins du billon et des médaillons de bronze. Et j'ose vous entretenir du plus mouvant et du plus décrié des métaux!

Comment en un vil plomb l'or pur s'est-il changé?

Ce n'est pas tout! Ma spécialité n'est pas la vôtre et il va être question de sceaux dans ce sanctuaire de la monnaie antique. Vous dirai-je aussi, pour achever de me perdre à vos yeux, que je viens plaider une cause au risque de vous susciter des rivaux? En effet, la sigillographie byzantine n'a trouvé en Roumanie que peu ou point d'amateurs, en dépit du talent et de la pénétrante érudition de M. N. Bănescu et malgré la chance aveugle qui s'attache obstinément aux pas de M.

1) Conférence donnée à la Société de Numismatique de Bucarest, le 10 avril 1938.

Papahagi le long du Danube au sable nourricier. Or mon dessein serait de vous montrer l'importance et l'exceptionnel intérêt qu'ont les sceaux, dans le secret espoir que vous leur accorderez par la suite une part de votre considération. D'ailleurs, si j'en prends la liberté, la faute -- si c'en est une -- incombe à ceux de vos trop complaisants sociétaires qui m'ont permis de glaner en marge de leurs belles séries monétaires deux lots minuscules de sceaux grecs, peu de chose à la vérité pour qui manie ces menus plombs par milliers, mais assez pour le persuader que vos goûts vont bien au-delà de vos désirs présents¹⁾.

Aussi bien, afin de ne pas démeriter complètement de votre attention, me suis-je imposé un triple dessein: peindre en tableaux rapides l'importance et les attraits de la sigillographie pour le savant et le collectionneur; montrer quels liens étroits unissent, à certains égards, sceaux et monnaies dans la tradition byzantine; enfin, vous présenter, à titre d'échantillon, la petite collection de Mme et de M. Paucker, à qui va particulièrement ma reconnaissance puisque cette conférence doit à leur obligeance et son occasion et sa matière.

I

LE SCEAU, LA SCIENCE ET LE COLLECTIONNEUR.

La sigillographie byzantine est une science encore jeune, au développement très lent. Le premier monument durable que son fondateur, G. Schlumberger, l'un des collectionneurs de France les mieux avertis et les plus heureux, lui ait élevé, date de 1884. Mais cette discipline a, depuis lors, conquis les milieux les plus distants, à telle enseigne que les deux plus grandes séries de sceaux se trouvent aux antipodes du monde scientifique, à Harvard University et à l'Ermitage de Leningrad. Entre ces deux pôles, très nombreux sont les particuliers ou les institutions publiques qui montrent avec fierté ou cachent jalousement des trésors de moindre volume mais d'intérêt toujours très vif.

La particularité la plus frappante des sceaux byzantins est en effet leur nombre qui, présentement très grand (environ 25.000), est susceptible de croître indéfiniment. Car, à l'encontre de l'Occident, où le droit de buller fut toujours limité, dans l'Orient plus libre et, à

1) Ces propos optimistes ont été largement justifiés par M. C. Orghidan qui vient d'acquérir une belle série de 800 sceaux byzantins, digne pendant de sa collection de monnaies en or, la plus riche et la plus variée qui soit.

cet égard du moins, plus démocratique, l'usage du sceau fut essentiellement et resta ce que l'anneau sigillaire avait été à Athènes et à Rome: le signe distinctif de la personnalité humaine. C'est pourquoi tout individu, libre du servage, quelle que fût sa condition sociale, non seulement eut droit au sceau, mais à telle variété de sceaux que lui suggéra sa fantaisie ou lui commanda l'avancement de sa carrière. C'est ainsi qu'il a été retrouvé huit et dix empreintes du même personnage, différentes quant au type et à la signature. Ce faisant, la tradition byzantine prolonge celle de la République romaine dont l'engouement fut tel pour l'*annulus signatorius* qu'au soir de la bataille de Cannes Annibal put remplir un boisseau entier de bagues arrachées aux doigts des chevaliers latins. Du Xe au XIIIe siècle surtout, la mode en fut si continue à Byzance que l'importance d'un personnage ou d'un fonctionnaire pouvait se calculer au nombre de ses sceaux. Désir de dépister les faussaires ou coquetterie dont Juvénal n'eût pas manqué de faire des gorges chaudes, c'est un fait confirmé à chaque découverte.

La nécessité administrative ou le caprice industrieux ont ainsi, pendant plus d'un millénaire, multiplié les émissions à tous les paliers de la société sans qu'aucune loi connue ne vînt restreindre les initiatives ou codifier la fantaisie. Et ceci porte à croire que théoriquement le nombre total des sceaux frappés sur toute l'étendue de l'empire grec d'Orient fut plus élevé non seulement qu'en n'importe quel autre Etat d'Europe au Moyen Age, mais doit être comparable, s'il ne lui fut pas supérieur, à celui de tous les pays latins réunis. Opinion paradoxale pour qui connaît les innombrables empreintes de cire conservées jusqu'à nous dans les chartiers d'Occident. Ce n'est cependant là qu'une supériorité de fait et comme de surface, car — c'est le lieu de le rappeler — à d'infimes exceptions près, toutes les archives de l'empire grec ont péri sans retour et cette catastrophe intégrale a livré les plombs qui les authentiquaient à la destruction ou à l'oubli. Les empreintes de cire blanche, verte ou bleue, d'un usage courant quoi qu'on en ait dit, ne se retrouvent plus qu'avariées ou tardives; elles ont subi le sort tragique des documents et l'espoir d'en faire une collection sérieuse doit être à jamais abandonné. En revanche, les répliques de métal se rencontrent en tout lieu et à tout propos.

Quand, au XVIIIe siècle, les savants se portèrent vers cette discipline, leur curiosité ne recountra que des séries faméliques totalisant à peine quelques centaines de pièces en provenance soit d'Afrique soit d'Italie méridionale. La disette, quelque cinquante ans plus tôt,

en était si grande que les *Familiae augustae byzantinae*, où Ducange a tiré un si bon parti de la numismatique, ne leur doit pour ainsi dire rien, alors qu'aucun travail de prosopographie ne saurait être définitif sans son apport souvent essentiel. Cette pénurie de monuments, d'ailleurs mal déchiffrés et insuffisamment compris, fut cause que la nouvelle science se mit et resta en veilleuse jusque vers 1850; après quoi le Grec Lampros, les deux Mordtmann, Sorlin-Dorigny et surtout Schlumberger lui donnèrent un élan décisif. La jeune discipline a aujourd'hui partout d'excellents fourriers dans la personne des antiquaires et des collectionneurs qui, seuls, le peuvent ravitailler, car il n'y a pas au monde d'archives assez abondantes où l'on puisse remplir de sceaux grecs le creux de la main. C'est un à un que les rabatteurs stylés doivent reprendre au sol ce que l'incurie des hommes lui a confié à profusion. Pareil sauvetage, longtemps boudé par les revendeurs en raison de son maigre rendement, a pris dernièrement un essor inattendu sur les trois grands marchés du Levant, Athènes, Istanbul et Beyrouth. Mais il s'en faut encore que cette industrie ait atteint son plus grand développement, car, en dehors de l'antique Byzance qui s'approvisionne elle-même du fruit de ses entrailles, les autres places sont surtout tributaires de l'intérieur. Or il m'est arrivé de traverser la Grèce, des amis ont pu sillonner l'Anatolie, sans rencontrer chez les marchands locaux le moindre plomb. La raison en est que l'éducation archéologique de l'indigène ou plutôt son dressage psychologique est partout à faire. Car ces petits monuments excitent son intérêt comme ils attirent notre curiosité, mais, par une fatale rencontre, ces gens ne se portent vers eux que pour les détruire. La superstition joue en effet dans l'affaire un rôle néfaste.

Dans les milieux populaires de l'Orient, le plomb est le métal favori des esprits mauvais. Ne disait-on pas que les thaumaturges chrétiens eux-mêmes liaient les démons qu'ils chassaient à de petits disques tout semblables à nos sceaux et de même métal? Aujourd'hui encore, c'est une coutume chez le paysan d'Anatolie de faire fondre, sur la tête de ses bêtes ou de ses gens malades, les petits flans métalliques recueillis sur son terrain; l'esprit du mal conjuré abandonne ou doit abandonner incontinent le corps du patient pour sa matière préférée. Disons en passant que les monnaies d'or connaissent un sort égal, mais pour d'autres motifs. Une loi aussi peu intelligente que rigide oblige le découvreur à livrer sans délai et sans indemnité son trésor au Musée de l'Etat. Plus avisé, le campagnard porte sa trouvaille à l'épicier rural, qui s'empresse de faire fondre le précieux

métal, d'un placement alors facile et lucratif. De part et d'autre, c'est la fatale et irréparable destruction de monuments dont le nombre ne sera jamais assez grand et dont le témoignage pourrait, en certaines conjonctures, être décisif.

A pareille situation il n'y qu'un remède dont l'application produit déjà et produira progressivement son effet sauveur: c'est de consentir au paysan ou à ses intermédiaires un juste prix, qui tentera efficacement sa cupidité réjouie et surprise qu'on lui paie si bien ce qu'il a eu sans peine et qu'on estime tant ce qui a si méchante apparence. Grâce à ce procédé, pratiqué par les rabatteurs aux gages des négociants d'Istanbul, les arrivages d'articles archéologiques ont augmenté en fréquence et en volume. D'autre part, il ne saurait être téméraire de croire que les travaux d'urbanisme destinés à rajeunir dans toute l'Asie Mineure des sites millénaires doivent, s'ils sont intelligemment conduits, multiplier les découvertes dont profitera la sigillographie comme les autres branches de l'archéologie.

Mais, sans doute, devez-vous penser que l'intérêt étant fonction de la rareté, le sceau grec, déjà si commun, est trop répandu pour mériter l'attention. C'est là, que M. Orghidan me le pardonne, une opinion de numismate sans application aucune à la sigillographie. Les monnaies ont en effet un destin archéologique fort mouvant et très précaire; telle pièce rarissime ou longtemps unique perd ce privilège à la faveur de continuelles découvertes. Seuls, bronzes et médallions des villes hellénistiques échappent dans une certaine mesure à cet avilissement par inflation de la masse collectionnée. En sigillographie, chaque pièce est a priori seule de son espèce, le doublet, à plus forte raison la tierce, étant de soi une anomalie. D'ailleurs, même en ce cas, il arrive que l'échantillon surnuméraire n'est point inutile et apporte au déchiffrement de la pièce connue d'opportuns compléments, ce qui, dans les conditions souvent déficitaires où se présentent les plombs byzantins, se vérifie presque à chaque coup.

La frappe de nos pièces se pratiquait en effet au moyen d'un instrument fort simple,¹⁾ en forme de tenailles à deux branches fixées par leur milieu mais facilement désaxées par un trop grand usage ou faussées par les coups de marteau plus ou moins bien ajustés de l'opérateur. Les défauts de la plupart des sceaux proviennent, non point de l'usure comme on le dit trop souvent, mais de la maladresse

1) Le nom technique de cet appareil est *βουλλωτήριον*. Il n'en a été retrouvé que trois exemplaires; reproduction de celui de Sofia dans Byzantion, IV, 1927-1928, 189.

de l'artisan, encouragé par l'indifférence de l'intéressé ou la tolérance de l'Etat.

Article de musée par excellence, le sceau byzantin revêt encore une importance plus grande aux yeux des historiens. Les sources littéraires et épigraphiques sont aujourd'hui toutes connues ou peu s'en faut; peu nombreuses pour les diverses, époques elles se trouvent par surcroît d'un laconisme parfois déroutant. Nos dossiers métalliques embrassent, eux, tous les temps et toutes les situations, et la société byzantine y réapparaît, de plus en plus, tout entière avec ses institutions aux titres pompeux et son appareil militaire, son régime douanier, ses castes nobiliaires et le fourmillement de ses évêchés. Le plus petit fragment réfléchit souvent un moment ou un aspect complexe de cette réalité mouvante — la civilisation byzantine — qui, par sa splendeur, émeut encore nos imaginations. Certains débris, condamnés au rebut par l'antiquaire mal avisé, posent au savant des problèmes nouveaux, ordinairement insolubles.

Certes, tous les sceaux n'ont pas la même importance; voire, on en trouve assez d'entièrement négligeables. Mais l'ensemble est de la plus extrême utilité pour le perfectionnement de nos connaissances en tous ordres, surtout en ce qui concerne le *cursus honorum* de personnages fameux dont la fortune connut d'abord un cheminement capricieux, le regroupement des subdivisions militaires, la reconstitution du système douanier, plus spécialement et plus efficacement peut-être la généalogie des grandes familles et des dynasties régnantes.

Mais cette richesse même a ses exigences; elle suppose chez le collectionneur aussi bien que chez le spécialiste des lumières sur toutes les particularités des études byzantines, car histoire politique, histoire des institutions, géographie, iconographie y sont touchées à chaque pas. Faute de pouvoir réunir en lui seul toutes ces compétences, le sigillographe se contenterait, les cas échéant, de fournir un déchiffrement exact des légendes. Malheureusement, sous ce seul rapport, les difficultés sont multiples; ce qui, en certains cas, a du moins l'effet de rendre la recherche passionnante. La paléographie sigillographique est de création d'ailleurs récente et ils ne sont pas loin les temps où Ficorini, Sabatier et le philologue Miller, si célèbres à tant d'égards, se sont révélés bien piètres épigraphistes. A cela rien d'étonnant, puisque le prince de l'archéologie et de l'historiographie byzantine, Schlumberger, a vu ses lectures redressées par centaines. Aujourd'hui même, où l'exégèse s'inspire de principes plus stables et dispose de

plus de lumières, l'hésitation est fréquente et les occasions d'erreur constantes.

Je ne puis vous présenter ici que les cas les plus typiques. Inutile d'insister sur tout un appareil d'abréviations dont il est facile de s'assimiler le mécanisme peu compliqué. Mais il est des écueils plus redoutables, là surtout où le même signe graphique est susceptible de plusieurs équivalences, soit par exemple l'indice A. Il gardera sa valeur faciale, si l'on peut ainsi dire (Ἀβαλάντης) ou devra se transcrire soit πρωτο, ΑΠΙΑΘ, = πρωτοσπαθάριος soit προ (ΑΜΑΧΟC = πρόμαχος) ou plus simplement μονο (ΑΧ = μοναχός). C'est affaire d'un discernement que confère seule une familiarité de tous les instants avec les sources. Celle-ci est strictement requise en cas de simplification des éléments de légende. Ainsi lit-on sur un sceau de haute époque au nom d'un certain Pardos cette suite de consonnes énigmatiques: CKP-ΘP Σκρ(ινιάριος) Θρ(ήκης) qu'un débutant ou un amateur même exerce serait bien embarrassé d'interpréter. Ailleurs l'obstacle peut naître d'une manie cryptographique qui, excluant tout ou partie des lettres, met la sagacité du savant à bien rude épreuve. Ainsi lit-on sur un plomb athénien tels éléments que l'éditeur¹⁾ n'a pu expliquer:

OMNM

CΦNCΦ = Ὁμ(ω)ν(υ)μ(οὔντᾱ) σ(οι), φ(ω)ν(ῆ) σ(ο)φ(ῶ)ν, σκ(έ)ποις

NCKII

Invocation à saint Etienne le jeune.

Ces reconstitutions, généralement aisées pour peu qu'on y prête d'attention, sont impraticables, lorsque les termes ainsi arbitrairement écourtés sont un toponyme ou un patronyme peu ou point attestés d'autre part. Le document eût seul permis une lecture certaine, mais en son absence, les plus subtiles combinaisons demeurent aléatoires. Ce sont des cas désespérés où se complait l'hypothèse.

Une catégorie de légendes, parmi les plus anciennes, ont à ce jour passé pour telles. Comme elles nous viennent toutes de l'Afrique byzantine, elles se trouvaient déjà en plusieurs exemplaires dans les collections constituées au XVIII^e siècle. En voir ci après (pl. III n. 15). le type le plus courant et le plus complet.

Le premier déchiffreur lisait, après de longues et méritoires déductions: *Sergi. Jesus Christus et Mater tua*, ce qui est proprement fantastique, aucun de ces éléments ne se retrouvant sur le métal. Le

1) C. Konstantopoulos, Βυζαντινά μολυβδόβουλλα, Athènes 1917, n. 1014 a.

dernier et récent éditeur, le P. Delattre fit faire au déchiffrement un progrès réel en proposant *cubicularii imperatoris Kaisaris Magni Heraclii*, mais restait encore bien en deçà de la vraie leçon que nous croyons être sans conteste: *cubiculario im(periali) et mag(istro) Buzacii*, l'équivalent du *magister militum per Buzacenam*.

Mais, Mesdames et Messieurs, quelque embarrassantes qu'elles soient, ces difficultés font le joie du sigillographe, stimulent son ardeur, éclairent et perfectionnent son métier. Dans ces conjonctures, l'obstacle est rarement total et cède le plus souvent à l'effort patient. A l'encontre, il est de nombreux, trop nombreux cas d'un traitement désespéré.

La gaucherie et le laisser-aller sont ici comme les péchés mignons des Byzantins. Le maniement du boullotirion, d'une robustesse plus apparente que réelle, eût exigé de l'adresse dans une main sûre et un constant souci d'observation. Or, de toute évidence, l'ouvrier s'est le plus souvent contenté de glisser le flan à imprimer entre les mors et d'asséner son coup de marteau toujours vigoureux, mais mal centré, de manière à provoquer un glissement de la matrice ou de l'empreinte. Textes et images sont alors décentrés et partiellement rejetés hors du champ gravé. C'est accident, d'une trop grande fréquence, se combine parfois avec un autre pour rendre le travail de restitution pratiquement impossible. Il n'est en effet pas rare de rencontrer une inscription nettement décentrée sur un disque de métal rogné soit sur tout le pourtour soit sur le côté où le texte déborde déjà. Dans ces deux cas, comme dans celui d'un rigoureux ajustement, il arrive enfin que le plomb se contracte en son centre soit par un dérèglement de l'appareil, soit tout simplement parce que le cordon destiné à rattacher le sceau au document est trop épais; le centre est alors seul imprimé, les deux côtés restant frustes en partie ou en totalité.

A ces défauts originaux du métier lui-même s'ajoutent les altérations subies au cours des siècles sous l'effet de multiples causes dissolvantes. Abandonnés sur la surface du sol aux caresses du soleil comme au lavage des grandes pluies de printemps et d'automne, immergés dans les eaux corrosives de la mer Noire ou de la Marmara, exposés dans des terrains saturés d'eau aux pires transformations chimiques, les molybdo-bulles viennent au jour dans des conditions aussi diverses que les alliages dont ils sont faits ou les conditions de leur conservation. Rien d'étonnant dès lors que le déchet soit plus abondant que la masse utile. Rien de plus compréhensible aussi que les beaux spécimens intacts et de belle frappe soient beaucoup plus rares — et

partant infiniment plus chers — que la foule des sceaux contrefaits, brisés ou simplement insuffisamment gravés. C'est le devoir de l'archéologue de rendre à cette foule mutilée le mouvement et le langage, par des rapprochements ou des conjectures rarement stériles.

II

BULLES ET MONNAIES BYZANTINES

Mais, quels que soient leur destin propre, leur importance et leur intérêt, les sceaux, ou du moins une double catégorie d'entre eux, ont avec les monnaies des rapports que j'aurais scrupule de ne pas vous signaler. Mais je dois ajouter, au risque de combler d'aise M. Orghidan, que la sigillographie byzantine a reçu de sa soeur fortunée, la numismatique, plus que celle-ci ne lui doit.

Comme le plus humble de leurs sujets, tous les empereurs se sont servis de bulles de plomb pour leur usage privé; en outre telle catégorie de pièces ne sortit jamais de la chancellerie palatine ni des ministères centraux sans qu'au préalable l'officier compétent ne l'ait scellée en y apposant l'effigie du souverain. Suivant les cas ou les destinataires, la matière employée était d'or (chrysobulles, dont il subsiste une trentaine d'exemplaires), d'argent (argyrobulles, plus rares encore), de plomb (molybdo bulles, plus communs) ou de cire. Si les deux premières catégories furent d'un usage limité, sans laisser d'être fréquent, la troisième surtout, destinée aux actes où le souverain n'intervenait généralement pas directement, dut être d'un emploi fréquent. Il est toutefois un fait assez insolite, le nombre relativement limité des exemplaires retrouvés, car s'il est compréhensible qu'en raison même de leur valeur intrinsèque les chrysobulles et les argyrobdules aient à peu près complètement disparu, rien apparemment n'explique pourquoi les bulles de plomb impériales soient encore si rares.¹⁾ Sans doute — mais aucun texte législatif ne confirme cette hypothèse — la loi fut-elle de détruire tous les exemplaires partis à la dérive ou mis hors d'usage par l'annulation des actes qu'ils certifiaient. Les archives de l'Athos conservent des faux merveilleux au bas desquels pendent des sceaux parfaitement authentiques. Les églises et les monastères n'étaient pas les

1) Leur nombre croit toutefois sans cesse. On suppose que le sceau impérial en plomb ne fut employé, après le Xe s. au moins, que dans l'usage privé. Je dirai ailleurs pourquoi cette opinion me paraît erronée.

moins empressés ni les moins inventifs à ce jeu de contrefaçon dans la poursuite de leurs revendications légitimes ou de leurs simples convoitises. Pour leur en ôter le moyen et, le cas échéant, la tentation, il est naturel qu'on ait prescrit la destruction des bulles impériales détachées de leur diplôme et abandonnées sans emploi.

La pénurie relative de ces monuments leur fait atteindre, en tout cas, sur le marché d'Istanbul, des cotes d'une échelle très mobile, sous prétexte, croient ou feignent de croire les marchands, que ce sont là monnaies de plomb. On s'y tromperait en effet dès l'abord facilement, car sous le rapport de l'iconographie, il y a, dans le choix des thèmes, un parallélisme si rigoureux entre monnaies et sceaux que l'on croirait ceux-ci frappés dans les mêmes ateliers que ceux-là. En fait, à côté d'une identité foncière de dispositif et de types, les graveurs ont à certaines époques créé du nouveau ou souligné d'un trait d'actualité ou de pur symbolisme le motif traditionnel. De ce point de vue, l'étude comparative de nos deux classes de monuments s'impose tant au numismate qu'au sigillographe.

En gros, l'on constate que le répertoire de l'iconographie monétaire est plus riche qu'en sigillographie des origines au VII^e siècle; l'égalité s'établit alors jusqu'aux abords de l'an mil, après quoi la sigillographie acquiert incontestablement la supériorité au point de surclasser nettement, sous les Paléologues, les empreinte monétaires, mais de telle manière toutefois que, de part et d'autre, l'évolution des thèmes se produit suivant la ligne d'une symbolique commune. Cet avantage acquis finalement par les sceaux tient à deux causes, d'abord au fait qu'étant en quelque sorte, en de nombreux cas, moins officiels que les monnaies, le graveur put prendre avec eux plus de liberté; ensuite à cette circonstance que le plomb, plus malléable, et de champ plus vaste, se prête plus aisément au signolage des portraits, qui, sans être nulle part très individualisés, offrent néanmoins un choix de caractéristiques en nombre variable. De la sorte, les effigies monétaires présentent un dessin plus net, mais une expression moins riche.

J'ai dit que ce renversement des valeurs était surtout sensible sous les Paléologues. A la vérité, la différence est moins — bien qu'elle existe — dans la création de nouveaux thèmes que dans l'interprétation de plus anciens. Ainsi, tandis que l'imagerie monétaire reste hésitante sous l'effet stérilisateur de la routine officielle, le burin du sigillographe se libère de cet hiératisme et s'abandonne à une manière de fantaisie contenue. Aux représentations classiques immuables

comme l'idée qu'elles avaient mission de traduire et de perpétuer, les artistes font de capricieuses additions ou retouches, dans le désir soit d'interpréter quelque fait d'actualité, soit d'en expliciter certains traits, soit de frayer la voie à un type entièrement nouveau. L'iconographie du fondateur de la dynastie, Michel VIII, va nous en fournir un exemple frappant.

Sur un premier exemplaire, ¹⁾ le basileus se présente debout, de face, dans l'appareil ordinaire de ses vêtements d'apparat. Un seul trait, d'ailleurs purement négatif, souligne une différence d'avec le type traditionnel, c'est que la main gauche, au lieu de soutenir le globe crucigère, est ramenée et posée sur la poitrine. Pourquoi ce changement, sinon que la frappe du petit monument est antérieure à 1261 et qu'à pareille époque, Byzance se trouvant au pouvoir des Latins, on ne pouvait y faire figurer ce qui passait pour le symbole de la cité, la croix constantinienne montée sur un globe et érigée auprès des Saints-Apôtres. Les ville reconquise, le symbole réapparaîtra en revanche dans la main de l'empereur; mais ici encore ²⁾ un détail rappelle cet événement. La croix, qui commémorait au forum la fondation de la cité, n'avait qu'un croisillon; le nouveau basileus, que l'éloquence des rhéteurs et la pratique de sa chancellerie appelaient le Nouveau Constantin, y ajouta une seconde travée, évidemment pour s'attribuer la gloire de l'avoir à nouveau fondée.

Lourde de sens et prétention, cette double innovation laisse du moins subsister le fond même de l'image traditionnelle. Or voici qu'un autre souci d'actualité en travestit profondément et la présentation et le symbolisme. L'iconographie de cet empereur traite sur ses monnaies les types classiques (la force victorieuse du basileus debout) et les scènes archaïsantes du couronnement et de l'offrande. La nouvelle formule nous donne l'autocrator exécuteur et soutien de la Justice divine auprès des hommes. Michel VIII debout, de face, en parements impériaux, élève à bout de bras au-dessus de sa tête un grand médaillon où siège le Christ Pantocrator. La légende du revers — un long quatrain — donne la clé de cette énigme: *A ceux qui méconnaîtraient, dit le texte, les arrêts du Tribunal ruiné par le temps mais maintenant raffermi par Michel, la merveille des basileis, Dieu (réserve) d'abord le châtiment et de nouveau le jugement.* Le secret ou tribunal en question, sorte de Haute Cour, se trouvait dans

1) Voir ci-dessous pl. III n. 14.

2) Reproduction de cette intéressante pièce dans la Revue Numismatique, 1914, pl. VII n. 6.

l'enceinte même du palais des Blachernes. La catastrophe de 1204 l'avait emporté avec le pouvoir des basileis. En restaurant l'institution, le Paléologue fit graver ce plomb¹⁾ qui dut servir à en sceller dans les premiers temps du moins, les actes et les sentences. A ce titre, le petit monument a la valeur d'un médaillon-souvenir²⁾.

Cet exemple vous montre que les réalisations de l'art impérial débordent en sigillographie le cadre traditionnel, en sorte que là où l'emploi des types classiques apparaît beaucoup plus restreint, celles-là lui confèrent la supériorité de la nouveauté. Elles complètent ainsi les séries monétaires et leur fournissent à l'occasion des éléments de sûre interprétation. Sous quelque rapport qu'on les considère, nos deux séries sont donc étroitement solidaires.

Dans un ordre plus pratique et en sens inverse, cette thèse s'affirme encore avec un plus grand relief. Il est en effet une catégorie de sceaux, propres aux commerciaux, fonctionnaires des douanes, qui portent tantôt sur le seul avers et tantôt sur les deux faces une ou plusieurs effigies impériales sans le moindre signalement personnel. Circonstance d'autant plus regrettable que ces bulles, retrouvées en grand nombre, sont datées au moyen de l'indiction et nomment toujours de manière très expresse la ville ou la bourgade frontière auxquelles elles se rattachent. Or, grâce à la numismatique, toutes ces pièces anonymes peuvent être rigoureusement attribuées et l'année de frappe déterminée avec la plus grande précision. Les types sont en effet partout essentiellement monétaires et rien ne fut jamais aussi concluant que ce jeu de comparaison. Appoint radical, qui a notablement éclairé l'histoire du commerce et de la fiscalité byzantine de la première époque. Mais, je le répète, sans la monnaie tutélaire, le sceau eût ici gardé son secret.

Enfin, là même où l'empereur figuré devrait être désigné par son nom, il n'est pas rare que, celui-ci venant à manquer par défaut de frappe ou d'ajustage, les monnaies rendent au sigillographe le même service d'information. Et ce cas est curieusement fréquent là où les exigences du contrôle et le péril de faux eussent dû commander

1) Reproduit dans l'Annuaire de la Société des Etudes byzantines (en grec), X, 1933, 293; voir aussi V. Laurent, Les bulles métriques dans la sigillographie byzantine, n. 723.

2) M. Dölger (dans *Byzantinische Zeitschrift*, XXXVI, 1936, 268) en a fermement contesté l'authenticité. C'est scrupule d'historien à court d'explication. Après examen du double exemplaire connu, le sigillographe, familiarisé avec la technique des faux, n'en saurait dans le cas présent même retenir l'hypothèse. Et d'autre part, la légende, quoi qu'on dise parfaitement intelligible, n'a vraiment rien de sibyllin.

l'emploi d'échantillons irréprochables. Cet état de fait pose le problème de la valeur juridique du sceau dans l'empire d'Orient; le sujet est complexe et ne saurait être abordé ici.

Conclusions. Chaque fois que la typologie impériale vient en cause, sigillographes et numismates non seulement sont autorisés mais obligés de se communiquer leurs lumières. Voire, un médaillier modèle devrait associer aux séries monétaires tous les types sigillographiques apparentés, car, en l'absence d'un inventaire officiel complet de toutes les émissions monétaires, on ne saurait dire strictement que ce que les sceaux nous font connaître d'original ou d'inédit n'ait pas d'abord figuré sur les monnaies. Présomption applicable surtout à la dynastie des Paléologues dont les séries reconstituées sont si indigentes. Les sigillographes sont, depuis Schlumberger qui sut réunir en lui nos deux spécialités et put en établir les rapports intimes, parfaitement informés de ce qu'ils doivent attendre de la numismatique et ils s'efforcent d'en tirer le plus grand parti utile. Pour n'avoir pas su puiser simultanément à ces deux sources, les historiens de l'art impérial ont manqué partiellement leur but.

III

SCEAUX BYZANTINS INEDITS

Il me reste l'honneur de vous présenter, à titre d'échantillons, le petit lot de sceaux byzantins acquis par M. et Mme Paucker. Le volume n'en est pas extraordinaire (une douzaine à peine), mais l'intérêt s'en trouve grand à souhait pour vous prouver que, choisis à la pièce ou groupés comme ici par le simple hasard, ces petits monuments sont rarement sans importance.

Notez d'abord ce fait presque exceptionnel que la série en question n'a pas d'histoire. Le marchand de Constanza qui les vendit à M. Paucker doit manquer de savoir faire ou d'imagination professionnelle, car un bon petit récit, épique et charmant, avec date et lieu de la trouvaille, accompagne d'ordinaire l'offre de ce genre d'article et provoque la demande. A la différence des monnaies, qui dans une certaine mesure sont partout chez elles, le sceau dont on ignore la provenance est une sorte d'enfant trouvé sans autre état civil que celui que les brocanteurs avertis consentent très volontiers à leur fabriquer. Les antiquaires de province ne sont évidemment pas tenus d'être aussi inventifs que certains confrères de la calea Victoriei. Quoi qu'il en

soit, l'ingénuité ou la sincérité du négociant constantséen nous épargne d'inutiles frais de recherches.

Ces plombs auraient-ils néanmoins été trouvés quelque part en Dobroudja? Aucun indice ne permet de le supposer et, pour ma part, je ne le crois pas, car, plus vite que les pierres voyageuses, ces menus objets vont de place en place, jusqu'à la lointaine Amérique, tenter la cupidité des amateurs. Le contenu de leurs légendes est entièrement étranger à l'histoire de la Dobroudja et l'on ne saurait, sans fantaisie puérile, créer des liens entre elle et eux. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les trouvailles faites par M. Papahagi à Silistrie pour se rendre compte que les sceaux découverts sur un terrain donné proviennent soit de la région même, soit des provinces voisines, soit du centre (Byzance), rarement de plus loin. Or, aucune des pièces qui vont vous être présentées n'intéresse le bassin danubien. En revanche, le plupart proviennent de personnages et de lieux très distants. C'est pourquoi, selon la plus grande vraisemblance, ces échantillons doivent venir d'Istanbul, où les marchands roumains — je l'ai constaté à diverses reprises — vont se ravitailler occasionnellement.

1. *Le sceau de Michel Hagiothéodoritès.*

Collection Paucker (Bucarest).

Inédit. Pl. VI n. 8.

Bords inférieurs renflés; moitié de plomb brisé verticalement le long du canal; faiblement gravé. D.: 23 mm (total) et 17 (champ).

Au droit, Vierge de face, en pied, orante; traits indistincts; entre les sigles M.: M[ῆ(τ)ηρ Θ(εοῦ)].

Revers, légende métrique sur cinq lignes:

ΑΓΙC	† Σφρ αγίς
ΑΗΑ	[Μιχ] ἀγλ
ΑΓΙΟΘΕ	[του] Ἀγιοθε-
ΩΡΙ	[οδ] ωρί-
ΤΟΥ	του.

† Σφραγίς Μιχαήλ του Ἀγιοθεοδώριτου.

XIIe s. Ce sceau est le second connu d'un haut fonctionnaire qui fut aussi écrivain, voire même assez méchant poète. Comme le laisse entendre l'absence absolue de tout indice de charge ou de qualité, c'est le sceau privé de Michel Hagiothéodoritès qui sur la seconde bulle à son nom prend le titre de préposé à l'écritoire

(ἐπὶ τοῦ κανικλείου) ou chef de la chancellerie impériale; au sujet de quoi, voir Fr. Dölger, *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo*, dans *Archiv für Urkundenforschung*, XI, 1929, 44—51 (mention du personnage p. 48). La suscription d'une courte épigramme lui confère de fait cette dignité (cf. *Neos Hellenomnemon*, VIII, 1911, 144 n. 215). Mais il y a mieux; le protocole notarial d'un acte de septembre 1158 ne le désigne pas autrement (cf. MM VI, 113; voir aussi PG., CXL, 253 C); on le retrouve dans la même condition en 1160 (cf. PG., CXXXIII, 637 et *Bulletin de l'Institut archéologique russe à CP*, VI, 1900, 32, 57). Quatre chrysobulles de mars et avril 1166 (cf. Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565—1453*, II, 1925. nn. 1465—1468; voir Zachariae von Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, III, 468, 476, 482, 485) le montre parvenu à la haute fonction de logothète du drome qu'il détenait encore en février 1170 (cf. *Viz. Vremennik*, XI, 1904, 479, 490) et qu'il dut sans doute garder jusqu'à sa mort, arrivée avant l'automne 1185 (cf. Th. Tafel, *Eustathii metropolitae thessalonicensis opuscula*, Frankfurt a. M. 1832, 278; voir au sujet de ce même dignitaire quelques notations de Horna, *Einige unedierte Stücke des Manasses und Italikos* dans *Wiener Studien*, 28, 1906, 193 suiv.).

2. Le sceau de Démétrius Xéros.

Coll. Paucker (Bucarest).

Inédit. Pl. VI n. 7.

Bords inférieurs renflés; entaille sur le côté droit du revers; nettement gravé. D.: 17 mm (total) et 13 (champ).

Au droit, légende:

† CΦΡΑ	† Σφρα-
ΓΙCΥ	γίς ὁ-
ΠΑΡ	πάρ-
ΧΘ	χω.

Revers, suite du texte:

ΤΟΥ	τοῦ
ΞΕΙΡΟΥ	Ξειροῦ
ΔΗΜ.	Δημ[η]-
ΤΡΙΣ	τρίου.

Le tout composant un dodécasyllabe:

† Σφραγίς ὁπάρχω τοῦ Ξ(η)ροῦ Δημητρίου.

XIe s. Cette puissante famille, qui compta des prélats et des fonctionnaires de tous rangs n'apparaît pas avant la moitié du XIe s. et semble s'être éteinte à l'approche de l'an 1400. Parmi ses membres, aucun Démétrios qui puisse être identifié avec le signataire du présent molybдобulle, le seul homonyme qu'on lui connaisse, évêque de Doménikos, puis de Stagoi en Thessalie (cf. *Ἐπετηρίς εταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν* II, 1925, 139 n. 1), lui étant postérieur d'un bon siècle et demi. C'est donc une personnalité nouvelle, voire même l'une des plus anciennes de sa maison.

3. Sceau de Jean métropolitite de Claudiopolis.

Coll. Paucker (Bucarest).

Inédit. Pl. VI n. 9.

Frappe légère et partiellement effacée; éraflures et entailles; échancrure au revers à l'orifice supérieur du canal. D.: 20 mm.

Au droit, saint Jean Chrysostome de face, en buste, tenant les Evangiles et bénissant. Epigraphe endommagée: ω seulement à gauche et CO.-T, à droite: [Ο ἀγιος] Ἰω(άννης) (ὁ Χρυ)σό[σ]τ(ομος).

Revers, légende sur cinq lignes:

KΘR.	K(ύρι)ε β(σῆ)[θ(ε)]
ΘΩΔ	[τ]ῷ σῷ δ[ούλ(ω)]
ΩΜΡΟΠΟ	<[Ι]ω(άννη) μη(τ)ροπο-
ΑΚΛΑΥΔΙ	λ(ίτη) Κλαυδ:-
ΣΠΟΛ'	ουπόλ(εως)

† Κύριε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Ἰωάννη μητροπολίτη Κλαυδιουπόλεως.

XIe s. Claudiopolis est le nom de trois cités épiscopales d'Asie Mineure situées respectivement en Honoriade, en Pamphylie et en Isaurie. Les deux dernières ne furent jamais que des sièges suffragants; c'est donc à la première, qui dès le VIIe siècle avait le rang de métropole ecclésiastique et civile, qu'il faut restituer la présente bulle. Nous relevons de fait dans le catalogue épiscopal de la cité pontique deux titulaires avant et après 1050, l'un attesté en 1027—1032 (cf. Le Quien, *Oriens Christianus*, I, 1740, 571 n. XIV; voir aussi Ficker, *Erlasse des Patriarchen von Konstantinopel Alexios Studites* 1923, 26¹⁹), et l'autre vers 1086 (cf. PG., CXXVII, 973 et Le Quien, loc. cit., n. XVI) et en mai 1092 (cf. Rhallis et Potlis, *Σύνταγμα τῶν θείων Κανόνων*, V, 58, 59). En raison des critères épigraphiques formels, ni

ce dernier prélat ni, à plus forte raison, un troisième homonyme, signalé en janvier 1166 (Viz. Vremennik, XI, 1904, 468) et plus tard (v. g. en mars 1171 dans A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας* II, 1896, 291) n'ont rien de commun avec ce petit monument dont la gravure est typique du XI^e siècle commençant.

4. Sceau de Démétrius évêque de Chalkis.

Coll. Paucker (Bucarest).

Inédit. Pl. VI n. 1.

Brisure et entaille sur le côté droit et au sommet gauche; bords inférieurs renflés; fort relief mais partiellement empâté. D.: 26 mm.

Au droit, monogramme cruciforme (incomplet) avec invocation au Christ (type exceptionnel): Χριστὲ βοήθει.

Revers, légende sur quatre lignes:

ΔΙΜΗΤΡ-	[†] Δήμητρο-
ΥΠΗΡ	[ίς]υ ἐπισ-
ΩΠΙΣΧΑ	[κ]ώπου Χρ-
ΑΚΙΔ'	[λ]κίδ(ος).

† Δ(η)μητρίου ἐπισκ(ό)που Χαλκίδος.

IX^e s. Ce prélat est absolument inconnu des sources canoniques et autres; en revanche, son plomb soulève un délicat problème de toponymie ecclésiastique. Les rôles épiscopaux connaissent en effet trois sièges homonymes, la Chalcis d'Eubée, la Chalcis de Célésyrie au patriarcat d'Antioche et enfin la Chalcis de Thrace suffragant de d'Héraclée. Ainsi que l'a démontré le prof. N. Bées (cf. Viz. Vremennik, XXI, 1914 (troisième partie), 212, 213) à l'occasion d'un autre titulaire, Théodore, déjà connu, il ne saurait être ici question de la première cité qui, à l'époque de frappe, portait un de ses autres noms Euripos, sous lequel les sources le désignent constamment jusqu'au bas Moyen âge. En revanche, et en dépit de l'opinion du savant athénien, je ne puis admettre l'attribution des sceaux en question à la ville syrienne, parce qu'au IX^e s. son titulaire avait rang d'archevêque; ce qui eût dû être marqué ici, la titulature sigillographique n'admettant sur le protocole aucune exception. D'ailleurs l'évêché thrace remplit toutes les conditions requises par l'état des légendes; ce ne fut jamais qu'un évêché dont l'existence est attestée peu avant l'époque qui nous intéresse, en 787, au VIII^e concile oecuménique où Sisinnius

apparaît à plusieurs reprises aux côtés de ses collègues de la banlieue constantinopolitaine (cf. Mansi, *Amplissima conciliorum collectio*, XII, 995 b, 1099 b et XIII, 149 d, 368 d, 381 d). En outre, le nom du siège se trouve du Xe au XIIe siècle sur tous les rôles officiels du patriarcat byzantin. Le doute ne semble donc pas permis et notre plomb enrichit d'une unité nouvelle la liste trop indigente du siège thrace.

5. Sceau de Sergius stratège de Cherson.

Coll. Paucker (Bucarest).

Inédit. Pl. VI n. 3.

Moitié de plomb sectionné verticalement le long de la ligne de canal; bords renflés et nettement relevés. D.: 23 mm (total) et 19 (chmp).

Au droit, Vierge de face, en buste, tenant des deux mains sur sa poitrine le médaillon de l'Enfant; entre les sigles: ... ΘV: [ΜΥ(Τ)ΗΡ] Θ(ΕΟ)Υ. A la circonférence épigraphe: ... ΚΩΔΞΛ: [† Θ(ΕΟΤΟ)ΚΕ ΒΟΗΘΕ ΤΩ] ΣΦ ΒΟΥΛ(Ω).

Revers, légende sur cinq lignes:

† ΚΕΡΓ..	† Σεργ[ίω]
.Ρ'ΧΙΑ..	β(ασιλικῶ) σπα[θα-]
.ΟΚΑΝΔ..	[ρ]οκανδ(ι)[δ(άτω) καὶ σ]
ΤΡΑΤΗΓ..	τρατηγ[ῶ Χ-
.ΡΚΩΝ..	ε]ρσών[αε].

...

† Σεργίω βασιλικῶ σπαθαροκανδιδάτω καὶ στρατηγῶ Χερσῶνος.

IXe s. Antérieur de toute façon à l'an 899, puisque le Cletorion de Philothée donne au gouverneur de Cherson la qualité supérieure de patrice et anthypatos et d'autres monuments de peu postérieurs à celui-là la dignité de protospathaire. La titulature de ce plomb et celles de deux ou trois autres autorisent à poser un problème encore mal résolu: celui de l'organisation militaire de la Chersonnèse taurique (Crimée actuelle) et de la partie des autres territoires russes soumis au pouvoir immédiat ou à la tutelle de Byzance; en termes plus techniques, les rapports existants entre la stratégie dite des Climats et la stratégie de Cherson. Celle-ci n'est-elle qu'une réplique exacte de celle-là avec même extension territoriale ainsi que le soutient Vasiliev? Le témoignage de notre sceau s'inscrit nettement contre pareille hypothèse au moins pour le cours du IXe siècle, car

du moment que dès Michel III, entre 842 et 856, le commandant militaire des Climats avait rang de patrice, alors réservé encore aux principaux généraux de l'empire, on ne peut admettre que ses successeurs aient été déçus de cette distinction, à une époque où, loin de décroître, l'importance de cette marche lointaine devenait vitale pour le pouvoir byzantin. L'appellation *des Climats* (των κλιμάτων), d'après, Constantin le Porphyrogénète on en comptait trente, doit être plus générale et comprendre avec la Chersonnèse proprement dite toutes les régions de la Russie méridionale soumises à Byzance.

6. Le sceau de Constantin, protonotaire de Paphlagonie.

Coll. Paucker (Bucarest).

Inédit. Pl. VI n. 4.

Canal pratiqué de biais; légère rognure au sommet droit; gravure légère mais nette. D.: 22 mm.

Au droit, monogramme cruciforme continué dans les cantons par le tétrasyllabe: ΤΩ-ΘΩ-ΔΣ-ΛΩ : Θεωτόκε δοῖται τῷ σφ̄ δούλῳ.

Au revers, sur cinq lignes:

† ΚΩNC	† Κωνσ-
TANT,R,	ταντ(ίνῳ) β(ασιλικῷ)
CHΛΘ,SA	σπαθ(αρίῳ καὶ πρωτο)
NOT,ΠΑΦ	νοτ(αρίῳ) Παφ
ΛΑΓION.	λαγονίας.

† Κωνσταντίνῳ βασιλικῷ σπαθαρίῳ καὶ πρωτονοταρίῳ Παφλαγονίας.

VIII-IXe s.

7. Le sceau de Constantin épopte de Thessalonique.

Coll. Paucker (Bucarest).

Inédit. Pl. VI n. 2.

Brisé et mutilé sur le sommet et sur le flanc droit; bords inférieurs légèrement renflés; frappe légère et partiellement oblitérée. D.: 22 (total) et 18 (champ).

Au droit, croix à deux travées simple. A la circonférence légende: ΚΕΡΟΗΘΤΩΘΩΔΣΛΩ : Κύριε βοήθει τῷ σφ̄ δούλῳ.

Revers, légende sur cinq lignes :

† ΚΩΝC	† Κωνσ-
TANTINΩ	ταντίνω
.C...POK*	[β(ασιλικῷ)] σ[παθα]ροκ(αν)-
ΔΙΔ'Σ.ΠΟΠ	διδ(άτι) και [ε]ποπ-
ΤΙΘΕCΑΑ*	τι(ῇ) Θε(σ)σαλ(ονίκης).

† Κωνσταντίνω β(ασιλικῷ) σπαθαροκανδιδάτι καὶ ἐπόπτῃ Θεσσαλονίκης.

IX-Xe s. Dans le même Clétorologe de Philothée que je vous citais tout à l'heure, il est fait mention des ἐπόπται Θεμάτων ou épopotes des thèmes. Epopote n'est que la traduction de l'ancien terme administratif latin: *inspector* et se trouve désigner, dans le cas, un inspecteur des finances, chargé de surveiller et de contrôler non la levée mais la fixation des impôts. Chaque thème ou subdivision provinciale avait le sien, en sorte que Constantin en remplissait le rôle dans les limites de la Macédoine à l'époque indiquée.

S. Protospathaire et stratège de Dyrrachion.

Coll. Paucker (Bucarest).

Inédit. Pl. VI n. 5.

Mutilé sur toute la longueur du sommet et du droit; entailles et boursouflures au revers. D.: 25 mm.

Au droit, monogramme cruciforme incomplet, continué dans les cantons par le tétrasyllabe: ...-ΔΞ-Λ.: Θεοτόκε βοήθει [τῷ σῷ] δούλ[ῳ].

Revers: légende sur cinq lignes dont la première est complètement détruite:

....	
ΣΠΑΘ.Ρ.	[β(ασιλικῷ) πρωτο]σπαθαρί-
Ω'ΚΑΙC...AT	ω και σ[τρ]ατ-
..ΟΥΤΟΥΔΩ.	[ηγ]ου του Δω[ρ]-
ΑΧΙΟΥ	αχίου.

†....βασιλικῷ πρωτοσπαθαρίω καὶ στρατηγῷ (sic) τοῦ Δωραχίου.

IXe s. En dépit de l'état fragmentaire où il nous est parvenu, ce plomb a son importance; il se trouve être le monument sigillographique le plus ancien attestant l'existence, au IXe siècle, du thème de Dyrrachion qui, avec un hinterland plus au moins vaste suivant les époques, subsista jusqu'à l'occupation latine sous les Comnènes

pour revivre et disparaître à plusieurs reprises sous les Paléologues. Le désaccord casuel: *παθαρίφ-στρατηγός*, est une simple bévue du graveur trompé par son oreille. D'autre part, la forme: *Δωραχίου* est dûment autorisée par de nombreux autres cas et ne saurait étonner.

9. Sceau du monastère de Kalavryta.

Coll. Paucker (Bucarest).

Original inconnu. Pl. VI n. 6.

Copie surfrappée assez mollement à la partie inférieure; bords de gauche rognés et pressés. D.: 20 mm.

Au droit, Vierge de face, en buste, orante et portant sur la poitrine le médaillon de l'Enfant. Entre les sigles: M-PΘV.

Au revers, sur cinq lignes:

ΣΦΡΑ	Σρα-
ΠΙΣΗΕ	γίς πέ-
ΦΥΚΕΤΩΝ	φυκε τῶν
ΚΑΛΟΡΡΥ	Καλοβρύ-
ΤΩΝ	των.

† *Σφραγίς πέφυκε τῶν Καλοβρύτων.*

X-XIe s. Kalavryta est aujourd'hui le nom d'un évêché du Péloponèse; à l'époque moderne, son territoire était uni à celui de Kernitzè attesté plus anciennement comme suffragant de Patras. La première mention du toponyme serait assez récente (début du XIIIe s.) Notre plomb nous est garant qu'il avait déjà cours depuis longtemps. Nous l'attribuons à un monastère, parce que, vu le silence absolu des *Notitiae* officielles et des documents littéraires, il est à présumer que l'érection d'un siège épiscopal dans cette région déjà bien dotée est postérieure aux dominations latine et ottomane. Hypothèse plausible: il put exister plusieurs Kalovryta sur toute l'étendue de l'empire byzantin; auquel cas, le sceau en question se rattacherait tout aussi bien à l'une ou l'autre de ces localités homonymes; v. g. à Kalobria en Thrace (Nicéph. Bryennius IV 5, éd. Bonn 1354).

10. Sceau d'Eudocie vestarchissa.

Coll. Paucker (Bucarest).

Inédit Pl. VI n. 10.

Faiblement gravé; brisé le long de la ligne de canal; entaille à la partie inférieure du revers. D.: 20 mm (total) et 16 (champ).

Au droit, Vierge de face, en buste, orante et portant sur la poitrine le médaillon de l'Enfant. Entre les sigles MP ΘV.

Au revers, légende sur cinq lignes :

ΘΚΕΡΘ	Θ(εστώ)κε β(οή)θ(ει)
ΤΗΧΔΣΔ	τῆ σῆ δούλ(η)
ΕΥΔΟΚΙΑ	Εὐδοκία
ΡΕCΤΑΡΧ	βεσταρχ(ίσση)
ΔΣΔ ΧΘ	δούλ(η) Χ(ριστε)οῦ.

Θεστώκε βοήθει: τῆ σῆ δούλῃ Εὐδοκίᾳ βεσταρχίσση, δούλῃ Χριστοῦ.

XIe s. Eudocie, femme de vestarque, ne peut qu'être irrepérable, le nom et le titre étant communs à l'époque.

11. Sceau de Fabien.

Coll. Paucker (Bucarest).

Inédit. Pl. VII n. 12.

Nettement décentré au sommet du revers; bords inférieurs sensiblement renflés. D.: 19 mm.

Au droit, Vierge de face, en buste, portant sur la poitrine le médaillon de l'Enfant sans geste des bras; entre deux croisettes.

Au revers, monogramme cruciforme composé de N et B inscrits aux deux bouts de la barre transversale, de Φ au sommet et de A à la base, de la croix. Solution certaine: Φαβιανοῦ.

VIIe s. (début).

12. Médaille pieuse anonyme.

Coll. Paucker (Bucarest).

Inédit. Pl. VII n. 11.

Mutilé d'un tiers sur toute la hauteur du flanc gauche; bords inférieurs renflés; empâtement partiel. D.: 15 mm.

Au droit, Vierge de face, en buste, orante, sans le médaillon de l'Enfant. Entre les sigles:... ΘV: [Μή(τ)ηρ] Θ(εο)ῦ.

Au revers, légende sur cinq lignes :

†	
ΘΚΕΡΟ	† Θ(εοτό)κε βο-
ΗΘΕΙΤ.	ήθει τ[φ]
ΕΧΟΤ.	έχο<ν>τι
Με	με

Θεοτόκε βοήθει τῷ έχοντί με.

Xle s. Le plomb implore le secours divin en faveur du porteur. La formule, où έχοντι est souvent remplacé par φορῶντι se retrouve sur de nombreuses médailles et amulettes.

V. LAURENT

UN INSTITUT ROMÂNESC DE NUMISMATICĂ

Nu de mult s'a înființat la Roma un institut italian de numismatică, a cărui menire este să contribuie prin toate mijloacele la propășirea acestei științe în țara cea mai bogată în monumente monetare.

Este interesant de constatat, că de și regele Italiei este un foarte mare numismat, de și la universitățile italiene se fac de multă vreme cursuri de numismatică, de și în această țară au existat totdeauna numeroase ateliere monetare și nenumărate colecții și muzee de monete și medalii, totuși știința numismatică italiană nu a atins înălțimea la care lumea cultă este în drept să se aștepte.

De aceea noul institut va avea ca primă sarcină să remedieze acest inconvenient.

Păstrând proporțiile, putem spune, că și în România știința numismatică nu a luat dezvoltarea ce cu drept cuvânt ne-am fi așteptat să o aibă. Această știință are la noi o vechime de peste un secol și cu toate acestea numai prea puține lucrări de seamă s'au publicat în acest domeniu. Pământul țării noastre dă mereu la iveală tot felul de produse monetare antice, medievale și moderne și cu toate acestea colecțiile de monete sunt destul de rari și de sărace, iar statul nu are încă un muzeu numismatic. De asemenea la universitățile noastre — cu o singură excepție — nu se fac cursuri de numismatică. Iar dacă Academia Română a reușit să organizeze un cabinet numismatic și dacă Societatea Numismatică Română face de 35 de ani prin publicații și congrese o propagandă continuă, rezultatele ce s'au obținut nu pot să satisfacă decât într-o măsură relativă.

Înființarea unui institut numismatic ar fi și la noi mijlocul cel mai bun pentru propășirea acestei științe și dacă statul în împrejurările actuale nu ar avea putința să-l întemeieze, cred că Banca Națională, în fruntea unui consorțiu bancar, este cea mai indicată să dea concursul ei larg și binevoitor acestei opere științifice.

CONST. MOISIL

GALERIA NUMISMAȚILOR ROMÂNI

DAMASCHIN BOJINCĂ

1802—1869

Deși este cunoscut mai ales ca mare jurisconsult, Damaschin Bojincă, un distins fiu al Banatului, a dezvoltat, cel puțin în tinerețea sa, o activitate destul de intensă atât în domeniul antichităților romane, cât și al numismaticei.

Este interesant de constatat, că mișcarea pentru colecționarea și studierea monetelor vechi începe în aceiaș epocă în toate provinciile românești, cari formează România actuală.

Astfel pe când în Țara Românească se dedicau acestor indeletniciri oameni cu situații sociale înalte, ca marele ban M. Ghica și directorul general al carantinelor N. Mavrus, în Moldova lucra în acest domeniu profesorul Gh. Săulescu, iar în Banat avocatul Damaschin Bojincă.

Născut la 1802 în satul Gârliciu din județul Caraș, Bojincă și-a făcut studiile universitare mai întâi la facultatea de filosofie din Seghedin, apoi la academia de drept din Oradea și le-a terminat la universitatea din Budapesta¹⁾.

Cu toate că primise instrucțiunea superioară în școli ungurești și se stabilise dela început ca avocat în capitala Ungariei, tânărul bănațean era pătruns de o nestăpânită dragoste pentru cultura românească și de dorința sinceră de a contribui la propășirea culturală a neamului său.

De aceea îl vedem încă la vârsta de 27 de ani colaborând la publicația periodică „Biblioteca Românească”, pe care o tipărea la Buda inimosul și priceputul publicist și editor, devenit apoi bucureștean, Zaharia Carcalechi. În această bibliotecă Bojincă a publicat mai ales schițe din istoria Romanilor și din trecutul românesc; printre aceste din urmă expuneri interesante despre Mihai Viteazul, Radu Șerban și Dimitrie Cantemir.

Colaborarea sa la „Biblioteca Românească” a durat până la 1833. Ea a fost însă însoțită și de redactarea unei lucrări mai mari

1) Pentru viața și activitatea lui Bojincă, v. mai ales Gh. Ungureanu, *Jurisconsultul D. Bojincă*, Iași; și Tr. Topliceanu, *Damaschin Bojincă*, Oravița.

în două volume, intitulată *Anticele Romanilor*, pe care a tipărit-o tot la Buda (vol. I în 1832, vol. II în 1833).

Această lucrare cuprinde un curs complet de antichități romane: organizare, stare socială, religie, armată, comerț, obiceiuri, îmbrăcăminte, etc., scris cu mult suflet și adresându-se în special intelectualilor români din Banat și din Ardeal, în scop de a-i informa cât mai bine despre viața și cultura strămoșilor lor Romani, de a căror moștenire erau atât de mândri.

Un capitol din această lucrare tratează despre „moneta Roma-



Damaschin Bojincă
(după bustul său în bronz)

nilor vechi (*de pecunia Romanorum*) și despre pondurile și măsurile lor. (vol. II p. 198—204). În acest capitol autorul dă mai întâi câteva noțiuni generale despre origina monetei romane („de monetă sau bani în genere”); apoi descrie monetele romane de argint și de aur („despre numul argintăriu și auriu”); modul de a socoti („despre chipul socotelii”); capitaliștii romani mai însemnați („despre avuțiile și luxul Romanilor”), în sfârșit măsurile și greutatețile utilizate de Romani („despre ponduri și măsurii”).

Deși capitolul acesta cuprinde numai idei generale despre mone-

tele și pondurile romane, el are importanță pentru numismatică prin faptul, că este cea dintâi lucrare scrisă în limba noastră asupra acestui subiect.¹⁾

Dar în cartea sa entuziastul bănățean nu se mulțumește numai să înfățișeze viața și cultura Romanilor, ci atrage atenția și asupra monetelor romane, și în genere asupra celor antice, cari se găsesc în Dacia, îndemnând pe cititori să le colecționeze.

Astfel el menționează în cuvinte de laudă activitatea de colecționar a protopresbiterului Nicolae Stoica din Mehadia și descrie câteva monete din colecția acestuia, exprimându-și dorința, ca Românii bogați să susțină astfel de îndeletniciri, căci prin aceasta numele lor „va rămâne la neam și în patrie în veci nemuritor“.

Activitatea lui Damaschin Bojincă în domeniul numismaticei n'a durat mult, căci la începutul anului 1833 el pleacă la Iași, chemat de Gh. Asachi spre a fi numit în al doilea post de jurisconsult al statului, primul post de acest fel fiind ocupat mai de mult de Christian Flechtenmacher.

În noua sa carieră el devine în scurt timp foarte cunoscut pentru înalta sa cultură juridică, din care cauză i-s'au oferit imediat și alte situații. Astfel în 1834 este numit director al seminarului dela Socola, iar în 1841 devine profesor de drept la Academia Mihăileană. În acelaș timp obține și ranguri boierești potrivite cu demnitățile ce ocupa: la 1835 i-se dă rangul de paharnic, la 1841 cel de ban, iar la 1848 este ridicat la rangul de agă. În sfârșit la 1860 Cuza Vodă îl face ministru de justiție, demnitate pe care o păstrează până în 1861, când se retrage la moșia sa din Dumbrăveni (jud. Botoșani), unde moare la 1869.

De și ca jurisconsult și ca profesor Damaschin Bojincă a avut multe legături cu dreptul roman, nu s'a mai ocupat de antichități, nici de numismatică. Deasemenea nu avem nici o informație să fi urmărit descoperirile monetare din Moldova, cari pasionau atunci pe doi numismați mai tineri, ca Gh. Săulescu și D. A. Sturdza.

Astfel *Anticele Romanilor* a rămas singura publicație numismatică a învățatului jurisconsult bănățean, care în tinerețe se devotease cu atâta interes acestei științe.

CONST. MOISIL

1) Cf. despre ea Const. Moisil, *Din începuturile numismaticei românești*, în Buletinul Societ. Numism. Rom. XXV—XXVI (1930—31) p. 12.

BIBLIOGRAFIE

Strack (Paul), *Untersuchungen zur römischen Reichsprägung des zweiten Jahrhunderts*. Theil III: *Die Reichsprägung zur Zeit des Antoninus Pius*. Stuttgart 1937. Noul volum din importanta publicație a d-lui Strack privitoare la monetele imperiale romane din timpul Antoninilor, publicație a cărei valoare științifică am arătat-o în Nr. 98—99 din 1934 al revistei noastre, cuprinde domnia lui Antonin Pius (138—161) și are în vedere atât monetele acestui împărat, cât și ale soției sale Faustina I; deasemenea ale fiului lor adoptiv Marc Aureliu caesar și ale soției acestuia Faustina II, natural, piesele emise în cursul domniei lui Antonin Pius.

Fiind cu șapte ani mai nouă decât vol. III din publicația d-lor Mattingly și Sydenham, *Roman imperial coinage*, Londra 1930, care cuprinde aceeași domnie, cartea d-lui Strack este mai completă, iar catalogul ce o însoțește mai bogat.

Dealtfel d. Strack urmând un sistem nou de cercetare și clasificare a monetelor imperiale romane, ține seamă numai de piesele emise în mod oficial de monetăria din Roma și înlătură pe toate cele bătute în mod neregulat sau publicate greșit. De altă parte, ca și în volumele anterioare, d-sa grupează aceste monete în două mari clase: cele bătute în monetăria imperială (aur și argint) și cele bătute în monetăria senatorială (bronz, etc.).

Deasemenea, conform planului inițial, d-sa fixează în mod precis fiecare emisiune, interpretează toate tipurile monetare, stabilește relațiile dintre emisiuni și evenimentele din domnia împăratului și arată evoluția portretelor imperiale. Iar în legătură cu catalogul anexat cărții, dă emisiunile hibride, piesele greșite, imitațiile barbare, monetele suberate, etc., înfățișându-ne astfel o imagine completă a întregii activități monetare din timpul domniei lui Antonin Pius și în legătură cu ea.

Pentru a înlesni deplina orientare a cititorilor, s-au adăugat liste de congruență cu publicațiile anterioare: Cohen, Gnechi și Mattingly-Sydenham.

În felul acesta noul volum al d-lui Strack, reprezintă, ca și volumele anterioare, ultimul cuvânt al științei numismatice cu privire la monetele împăraților Antonini. Volumul IV, care este în lucru, va cuprinde domniile lui Marc Aureliu și Commodus, ultimii Antonini și va încheia cu o serie de indice această operă monumentală, atât de original concepută și atât de bine documentată.

Pentru numismații și colecționarii noștri opera d-lui Strack prezintă o importanță deosebită, deoarece monetele împăraților Antonini — dintre cari face parte și Traian — se găsesc în număr foarte mare în țara noastră și sunt mărturiile epocii celei mai strălucite a dominației romane în Dacia.

C. M.

Redacția și administrația: București (II), str. Stupinel Nr. 39
Abonamentul anual (4 numere) lei 120

Redacția nu răspunde de părerile autorilor studiilor
publicate în revistă



1



2



3



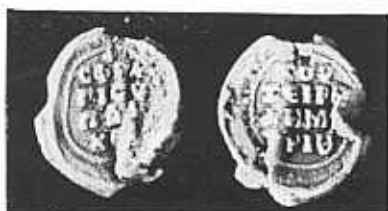
4



5



6



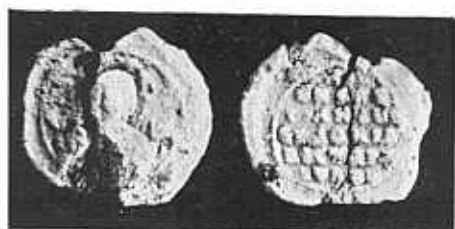
7



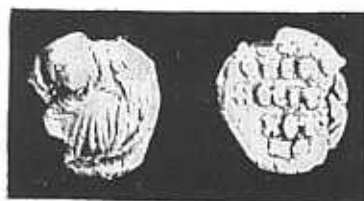
8



9



10



11



12



13



14

CUICU
VINKS*ET
MA*UUS
ACH

15



16



17



18

Types monétaires sur plombs inédits: Fig. 13 Eudocia, Michel VII et Constantin (1067 suiv.); Fig. 14. Michel VIII Paléologue (1258—1282); Fig. 16 Jean III Batatzès (1222—1254); Fig. 17. Andronic II Paléologue (1282—1328); Fig. 18. Andronic IV Paléologue (1376—1379).

SIGILLOGRAPHIE ET NUMISMATIQUE BYZANTINES